

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 1002 — 24 Juin 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



L'AMBASSADE MAROCAINE A PARIS — Un déjeuner avec les officiers de l'escorte. — Salon de réception de l'ambassadeur.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : L'ambassadeur marocain à Paris; — accident d'Aubignas, près de Montélimar; — le septième centenaire de la bataille de Legnano; — funérailles d'Abd-ul-Aziz; — Enterrement de George Sand; — Inauguration de la statue de Jean de Grouchy, à Harfleur; — le Bal du Coton, à Mulhouse. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Bulletin bibliographique, par Jules Noriac. — Correspondances. — Solutions d'éches et de rébus.

GRAVURES : L'ambassadeur marocain à Paris. — Détaillement près de Montélimar. — Centenaire de Legnano. — Juin, par Giacomelli. — Funérailles d'Abd-ul-Aziz. — Enterrement de George Sand. — Les coulisses de la revue. — Ballet de *Sylvia*. — Bal du Coton, à Mulhouse. — Inauguration de la statue de Jean de Grouchy, à Harfleur. — Rébus.

COURRIER DE PARIS

ROME n'est plus dans Rome. La présente semaine, comme on chantait dans le *Voyage aérien* de Nadaud

A rompu les derniers liens
Qui nous rattachaient à la ville.

Le Salon est fermé; on a procédé à la dernière réception académique de la saison.

C'étaient les suprêmes occasions d'exhiber ses toilettes; on va maintenant prendre son vol, qui vers la mer, qui vers la montagne. L'important, c'est qu'on ne soit plus vu dans Paris, ce qui constituerait un crime de lèse-mode.

Ceux qui étaient restés pour assister à la fête de l'Institut n'ont, du reste, pas à se plaindre. La cérémonie a eu un intérêt exceptionnel.

Nous avons toujours évité, et nous éviterons toujours avec le plus grand soin d'ouvrir, voire même d'entrebâiller la porte de cette chronique à la politique. Mais un courriériste bien appris se doit de présenter à son public toutes les notabilités qui défilent au hasard de l'actualité hebdomadaire.

Avec M. Jules Simon, la formalité est presque superflue, pour cause de notoriété universelle. Chacun connaît l'homme; son portrait a été reproduit cent fois: tête énergique dans la douceur, lignes correctes, ponctuées par une petite moustache grisonnante et encadrée dans de courts favoris.

L'orateur a une physionomie tout à part. M. Jules Simon ne parle comme personne, tout en ayant d'abord, tant il y met de nonchaloir, l'air de parler comme tout le monde. Rien de plus curieux à suivre que la transformation qui s'opère avec le crescendo du discours.

Sa voix qui, aux premiers mots, sent la fatigue et ferait craindre la défaillance, semble se reposer et se retremper dans l'usage même de la parole. Personne n'excelle autant que le nouvel académicien à envelopper une raillerie, à ouater une ironie; une caresse qui a des ongles.

Le grand art (il est en train de se perdre), c'est précisément de ne pas brandir une flèche, de la laisser tomber. Aujourd'hui, la mode est aux soulèvements; on appuie sur le trait, on assène les coups.

Tout autres étaient les traditions du dix-huitième siècle. M. Jules Simon s'y rattache par cette sorte d'abandon qui proteste contre la pédanterie des beaux esprits modernes.

Mais c'est surtout dans l'intimité, quand il cause, que l'immortel de jeudi montre toute la souplesse de son ingéniosité en même temps que toute l'étendue de son savoir.

Il joue avec un sujet comme le chat avec une sou-

ris. Aussi sa maison est-elle une des dernières maisons où on cause.

Il habite (chacun sait ça) la place de la Madeleine. Quatre étages à gravir, peut-être même un entresol par-dessus le marché.

M. Jules Simon a eu beau monter, il n'a pas aspiré à descendre et est resté fidèle à son appartement des temps plus modestes.

Cela au grand désespoir de son voisin du dessous. On ferait un vaudeville de ce désespoir-là.

Vous êtes-vous jamais demandé ce que peut engendrer de tribulations le côté à côté d'un homme célèbre? M. Jules Simon recevant en moyenne une cinquantaine de personnes par jour et deux cents tous les jeudis, où il reste spécialement chez lui, il faut compter qu'un bon quart de ses visiteurs se trompent d'étage.

Drelin... drelin...

On va ouvrir.

— M. Jules Simon?...

— Ce n'est pas ici, c'est au-dessus.

Drelin... drelin...

On reva ouvrir.

— M. Jules Simon?...

— Ce n'est pas ici, c'est...

Vous vous imaginez dans quel état d'agacement on peut être à la trente-sixième fois, surtout quand on a la certitude que ça recommencera le lendemain.

Après avoir tour à tour gémi et tempêté, le voisin de la place de la Madeleine a pris un grand parti: il a fait poser deux fausses portes vertes sur lesquelles ses initiales sont brodées en lettres noires et jaunes de soixante centimètres de hauteur.

Et malgré cela, la sonnette va encore de temps à autre. Il faudra qu'il en vienne à une affiche dans le genre de *la Maison n'est pas au coin du quai*;

Quelque chose comme un beau jeune homme tenant une banderole, sur laquelle on lirait: *Ce n'est pas ici que demeure M. Jules Simon.*

Très-curieux, très-personnel, l'appartement du sénateur académicien.

Toute une série de pièces en miniature. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Cela permet, les jours de réception intime, à chacun de se grouper dans un coin, selon ses préférences. La conversation fait la dinette pour ainsi dire, et je vous assure que c'est tout à fait agréable.

M. Jules Simon parvient à peine à loger ses livres dans cette suite de chambres, de salons, de cabinets de travail. Il possède, en effet, une des plus belles et des plus rares bibliothèques de France.

Ce qui surprend le plus le visiteur, quand il pénètre pour la première fois chez l'écrivain homme d'État, c'est la physionomie du domestique qui ouvre la porte.

Le mouvement instinctif est de dire:

— Pardon, je me trompe.

On croit, en effet, s'être fourvoyé chez quelque général, car on est en présence d'un de ces serviteurs moustachus qui personnifie dans tous les vaudevilles le brosseur militaire. Et l'on ne peut se figurer que l'homme de travail et d'étude ait ainsi adopté un service militaire.

Le fidèle qui veille depuis bien des années sur la tranquillité de son maître est en effet un ancien soldat qui fait partie intégrante de la maison, et qui doit évidemment dire de la meilleure foi du monde:

— Nous avons prononcé aujourd'hui un fameux discours.

Mais nous ne pouvons nous attarder plus longtemps à faire l'exploration buissonnière. La fête de Neuilly nous réclame.

Elle ne ressemble pas à toutes les autres, parce qu'elle est la dernière qui soit pour ainsi dire restée parisienne. Se tenant à cinq cents pas des Champs-Élysées, ce n'est pas une provinciale, c'est le dernier échantillon des kermesses qui, avant l'annexion, se promenaient autour de la capitale et qu'on a bien sottement supprimées, à notre avis.

Par exemple, ce qui ne me paraît pas être le sort le plus beau, le plus digne d'envie, c'est la condition des malheureux habitants de l'avenue qui sont condamnés à entendre pendant trois semaines, sous leurs fenêtres, grincer le tourniquet, tonner la grosse

caisse, geindre l'orgue de Barbarie. On prétend qu'il en résulte tous les ans trois ou quatre cas d'aliénation mentale. Ce n'est pas beaucoup.

Rien de particulier à noter d'ailleurs dans le monde saltimbanque.

Pourtant, j'ai retrouvé là une spécialité qui tend à disparaître: l'homme-squelette vivant. L'ancien, le vrai, celui qui se montra pendant quarante ans, avait été maître d'études dans un collège de Paris, était guilleret et souriant. Il avait une façon de vous regarder à travers ses grosses lunettes qui vous mettait tout de suite de bonne humeur.

Il plaisantait lui-même sur sa difformité et vous rassurait sur l'état de sa santé en chantant une petite chanson qu'il prétendait avoir composée lui-même.

L'homme-squelette actuel est sinistre, presque macabre. Il la fait à l'élégie. Noir, barbu, le torse enveloppé dans un misérable tartan, il se montre avec des airs de condamné qui marche au supplice. C'est hideux.

Plus hideux encore quand la femme qui l'exhibe vous dit:

— Maintenant, mesdames et messieurs, le sujet va vous exécuter un petit air de castagnettes avec ses omoplates (*sic*).

Et là-dessus le malheureux entre-choque ses os d'un air grave, les yeux levés au ciel comme pour gémir:

— Mon Dieu! cela ne finira donc jamais!

Détail curieux: l'homme-squelette actuel a été un moment figurant à l'Ambigu.

Est-ce à force d'y voir de maigres recettes que l'idée lui est venue de leur faire concurrence?

Quoi qu'il en soit, je ne vous conseille pas, si vous voulez vous égayer, de vous offrir ce spectacle-là. Il est pourtant égayé de temps à autre par les lazzis des assistants.

Le jour où j'y étais, au moment où l'homme-squelette se découvrit et apparut dans son affaissement décharné, un loustic de la société s'écria:

— Tiens, les finances turques!

C'est peut-être un mot payé par l'administration, pour secouer un peu la torpeur lugubre de l'exhibition.

Une révolution intime.

Jusqu'à présent, Paris n'avait possédé qu'une seule poste restante.

La rue Jean-Jacques-Rousseau centralisait ainsi toutes les correspondances mystérieuses. Dorénavant chaque grand bureau de quartier aura sa poste restante.

Pauvres maris, c'est tant pis pour vous!

Avec l'ancien système, en effet, Othello savait où aller s'embusquer. A présent, cherche mon bonhomme. Comme on sera libre de se faire envoyer la fameuse lettre aux initiales X, Y, W, dans n'importe quel quartier, et qu'on aura soin, bien entendu, de ne pas choisir le sien, il deviendra bien difficile de suivre la piste.

Il y aurait un curieux volume à écrire sous ce titre: *les Mystères de la poste restante*.

Que de comédies elle a vues, que de drames aussi! Plus d'une fois la présence d'esprit d'un employé sauva l'honneur ou la vie d'une pécheresse. L'administration a toujours soin de choisir toujours parmi les plus intelligents de ses fonctionnaires, ceux qu'elle place à ce poste... de défiance.

Un jour, un mari soupçonneux avait été prévenu par je ne sais quelle dénonciation anonyme, que sa femme recevait, par l'intermédiaire de la poste restante, des correspondances suspectes.

Il s'embusque dans les environs de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Peu de temps après, il voit, en effet, s'avancer celle qu'il guettait. Mais comme elle l'a aperçu de loin, elle passe sans entrer.

Le mari, qui portait, ma foi, un nom des plus considérables et des plus considérés, ne l'en arrête pas moins au passage. Elle proteste qu'elle se rend en visite chez une amie qui demeure près de là. L'époux, que la dénonciation anonyme a trop bien mis au courant, insiste.

— Vous venez ici pour chercher une lettre aux initiales de M^{me} K... X... Z..., qui vous arrive régulièrement tous les lundis. Vous allez entrer. Je

ne vous quitterai pas une seconde. Vous demanderez à l'employé la lettre en question et je m'en emparerai pour en faire la pièce à conviction d'un procès en séparation, que je commencerai dès demain.

Plus morte que vive, la malheureuse femme ne sait à quoi se résoudre; refuser l'épreuve, c'est se dénoncer; la subir, c'est se perdre, car la lettre est là, elle n'en peut pas douter.

Cependant, poussée par ce reste d'espérance, qui survit alors même qu'on désespère, elle se décide à entrer.

Son mari marche impassible derrière elle.

— Monsieur, dit-elle à l'employé d'une voix que l'émotion fait trembler, avez-vous une lettre à ces initiales: M^{me} K... X... Z...

La malheureuse sent que la foudre va tomber sur sa tête.

L'employé va lui tendre la lettre terrible!

Mais non. Celui-ci avec le flair que donne l'expérience, a, d'un coup d'œil, deviné la situation. Cette femme troublée, cet homme sombre qui observe tous ses mouvements, à coup sûr c'est un drame conjugal.

Tranquillement, le fonctionnaire de la poste restante, va aux casiers, non moins tranquillement il en extrait un volumineux paquet de lettres qu'il se met à passer en revue l'une après l'autre.

— Vous dites, K. X. Z.?

— Oui, monsieur.

Avec le plus parfait naturel, il recommence à passer toutes les lettres en sens inverse. Puis cette double épreuve faite :

— Non, madame, il n'y a absolument rien.

M^{me} de R... était sauvée et sauvée par la présence d'esprit du modeste employé, car la fameuse lettre était parfaitement dans le casier.

A la sortie, le mari se confondant en excuses, ne savait comment se faire pardonner ses injustes soupçons.

~ La poste restante a aussi pour clientèle les innombrables dupes que fait la publicité.

Il y a des gens qui vivent pendant des années de l'exploitation la plus saugrenue :

Il suffit d'insérer dans un journal :

« Révélations sur l'avenir pour connaître sa destinée. Envoyer 1 franc en timbres-poste à G. R., poste restante. »

D'autres fois, c'est un remède infallible contre telle ou telle maladie.

Les imbéciles envoient et reçoivent en échange un feuillet de papier imprimé qui ne contient que des banalités idiotes et qui ne vaut pas plus de 5 centimes.

Mais le plus drôle de l'histoire, c'est que, depuis quelque temps, il s'est établi un système de contre-flouterie qui a donné lieu aux scènes les plus comiques.

De malins fibustiers, en lisant les annonces ci-dessus, se sont bien gardés d'envoyer des timbres-poste, mais se sont avisés d'aller, le matin, réclamer à la poste restante toutes les lettres aux initiales indiquées, empochant ainsi le produit de l'escroquerie du voisin.

A corsaire, corsaire et demi.

Un beau jour, le vrai G. R. et le faux G. R. se sont trouvés ensemble et se sont administrés, dans le bureau même de la poste restante, une roulée qui ne s'est terminée qu'au poste, avec épilogue devant la police correctionnelle.

Le nouveau système qui multiplie les postes-restantes apportera sans doute quelque perturbation dans le commerce de ces messieurs. C'est dommage.

~ Une autre innovation vient d'être inaugurée par l'administration des postes. Nous voulons parler des timbres du modèle couronné, lesquels, il faut bien le dire, produisent un assez médiocre effet.

La timbromanie qui, un moment, jouit d'une vogue si universelle, est, du reste, en train de disparaître.

Par contre, il s'est créé une nouvelle catégorie de collectionneurs.

Ceux-là ne recherchent pas les empreintes rares. La qualité ne les intéresse en rien, ils ne se soucient que de la quantité.

Ils accumulent, accumulent, accumulent avec ardeur.

Quel est le mobile de cette ardeur?

Une croyance superstitieuse qui s'est propagée depuis quelque temps. On a répandu le bruit que toute personne qui aurait collectionné un million de timbres-poste aurait le droit d'instituer un lit dans un hôpital.

La formule est parfaitement absurde, si absurde qu'on ne s'explique pas comment elle a pu rencontrer des crédules.

Leur nombre va toujours croissant.

Une de nos lectrices nous a même fait l'honneur de nous écrire pour nous demander notre opinion à ce sujet.

La voilà renseignée.

~ Je vous conseille de ne pas croire beaucoup plus à la nouvelle méthode de *repiquage dentaire* qu'un praticien ès-chicots prétend avoir inventée, et dont la presse soi-disant scientifique s'est occupée en ces derniers jours.

Mon Dieu, c'est bien simple, à entendre les comptes rendus.

Vous avez une dent qui vous fait mal. Elle commence à être atteinte. On vous l'arrache. On gratte la partie malade; on la remet à neuf. Puis immédiatement on replace la dent ainsi astiquée dans la gencive, et là elle reprend tranquillement racine. C'est charmant, comme vous voyez.

Je ne vois même pas pourquoi on ne pratiquerait pas la transplantation d'un sujet sur un autre.

La nature vous a gratifié de dents affreuses. Mais vos moyens vous permettent d'en acheter de belles. Vous vous adressez donc à quelque malheureux ou à quelque malheureuse qui consent à se laisser faire.

On vous enlève une dent mauvaise, on lui enlève une dent superbe, et ceci remplace cela.

Puisque ça reprend!

Ce système de dentition mutuelle me rappelle un conte fantastique dont Baudelaire avait eu l'idée et dont il me parlait un jour peu de temps avant sa mort.

Le conte devait s'appeler : *les malades-remplaçants*.

La donnée était terrible.

Il supposait que, dans un pays imaginaire, on pouvait se faire remplacer, en cas de maladie, comme dans d'autres pays on se fait remplacer pour le service militaire.

Vous tombiez malade. Immédiatement, si vous étiez riche, vous faisiez afficher :

« M. X... demande un remplaçant pour la fièvre typhoïde. Conditions avantageuses. S'adresser, dans la journée, telle rue, tel numéro. »

Aussitôt les pauvres gens affluaient, s'offrant à prendre à leur compte la maladie et à céder leur santé pour un prix débattu.

Vous voyez d'ici le parti qu'un esprit bizarre, comme celui de Baudelaire, aurait su tirer de cette donnée curieuse.

Il y avait aussi dans sa combinaison des agences de santé se chargeant d'être les intermédiaires à prix fixe entre l'offre et la demande : une variante des marchands d'hommes autrefois.

C'était d'un beau sinistre, et Baudelaire avait trouvé déjà des épisodes formidables.

Pour en revenir aux plantations de dents, malgré la gravité des feuilles qui ont donné la volée à ce canard, je refuse absolument de prendre au sérieux le procédé.

Libre à vous d'en faire l'expérience, si bon vous semble.

~ Nous recevons une lettre signée : Azor, qui proteste contre le rétablissement de la muselière, décrétee par la préfecture de police.

Azor a non-seulement du bon sens, mais de l'esprit.

Empruntons-lui quelques lignes :

« Foi de chien, monsieur le rédacteur, je vous jure que la statistique n'a pas constaté un seul cas d'hydrophobie de plus pendant les années où la muselière a été abolie.

« Foi de chien, je vous jure encore que si j'étais enragé, je déferais qui que ce fût de me museler, et que si je le devenais, je me chargerais de ne pas

garder longtemps la muselière dont on m'avait orné quand je me portais bien.

« A quoi bon dès lors cet engin qui ne nous gêne que quand nous sommes inoffensifs et qui nous aide à devenir hydrophobes?... »

J'avoue que je ne trouve rien à répondre, et que je partage parfaitement l'opinion de M. Azor.

La question vaudrait la peine d'être portée devant la Société protectrice des animaux, laquelle, entre parenthèses, a bien voulu, à l'occasion de ma dernière chronique du *Monde illustré*, m'adresser des remerciements flatteurs dont je la remercie à mon tour.

Le secrétaire général de la Société rappelle, dans la communication dont il m'a honoré, que l'œuvre protectrice a eu le patronage de George Sand, de Lamartine et de Victor Hugo.

C'est Lamartine qui disait :

— Si je faisais du mal aux bêtes, j'aurais peur qu'on ne crût que c'est parce que je suis jaloux de leur intelligence.

~ Ah ça! à quoi pense-t-on?

Les jours s'écoulent, les semaines s'envolent. Et l'on est encore aux débats préliminaires, aux examens préalables.

C'est de la future Exposition que je veux parler.

On a décidé qu'elle s'ouvrira le 1^{er} mai 1878. Sur le papier, rien de plus facile que de fixer une date; mais être exact au rendez-vous donné, c'est une autre affaire.

Vous souvenez-vous des premiers temps de l'Exposition de 1867? Quel chaos! quel désordre! quelle mystification!

C'est toujours ainsi en notre cher pays. Jamais on n'est prêt à l'heure. Mais, si l'on va de ce train, l'Exhibition universelle de 1878 se prépare, sous ce rapport, un fiasco comme on n'en vit jamais.

Comment! on n'a pas même deux années devant soi, et on lanterne au lieu d'agir! Comment! les question d'emplacement et de plan ne sont pas depuis longtemps vidées.

Lés fondations devraient être creusées; un millier d'ouvriers devraient être attelés à ce rude travail.

Et rien!

On a besoin des ratifications officielles? Je ne dis pas non; mais n'était-ce pas le cas de réclamer plus que jamais la fameuse urgence?

Avec notre aigre climat, une Exposition ne peut, de toute rigueur, se prolonger au delà de la fin d'octobre. Donc, si l'on n'arrive à être installé que le 1^{er} juillet 1878, ce sera dérisoire. On pensera à fermer dès l'ouverture.

Or, je ne crois pas possible, si l'on perd seulement encore un mois, d'arriver à l'époque prescrite.

Caveant consules... Mieux vaudrait ne pas faire d'Exposition que de la rater. Dans notre situation, nous n'avons pas le moyen de faire des fours.

~ Tout Paris connaît le luxe de mauvais aloi, l'étalage de mauvais goût et les prétentions vaniteuses de Z..., le parvenu de la Bourse.

Il affiche ses splendeurs avec une agaçante mise en scène, dorant sur toutes les coutures tout ce qui l'approche.

On parlait de ce sot opulent devant un de nos confrères.

— Que voulez-vous! fit-il... Cela prouve qu'il ne suffit pas d'être un âne pour savoir porter les reliques.

~ Un joli euphémisme imaginé par le docteur R...

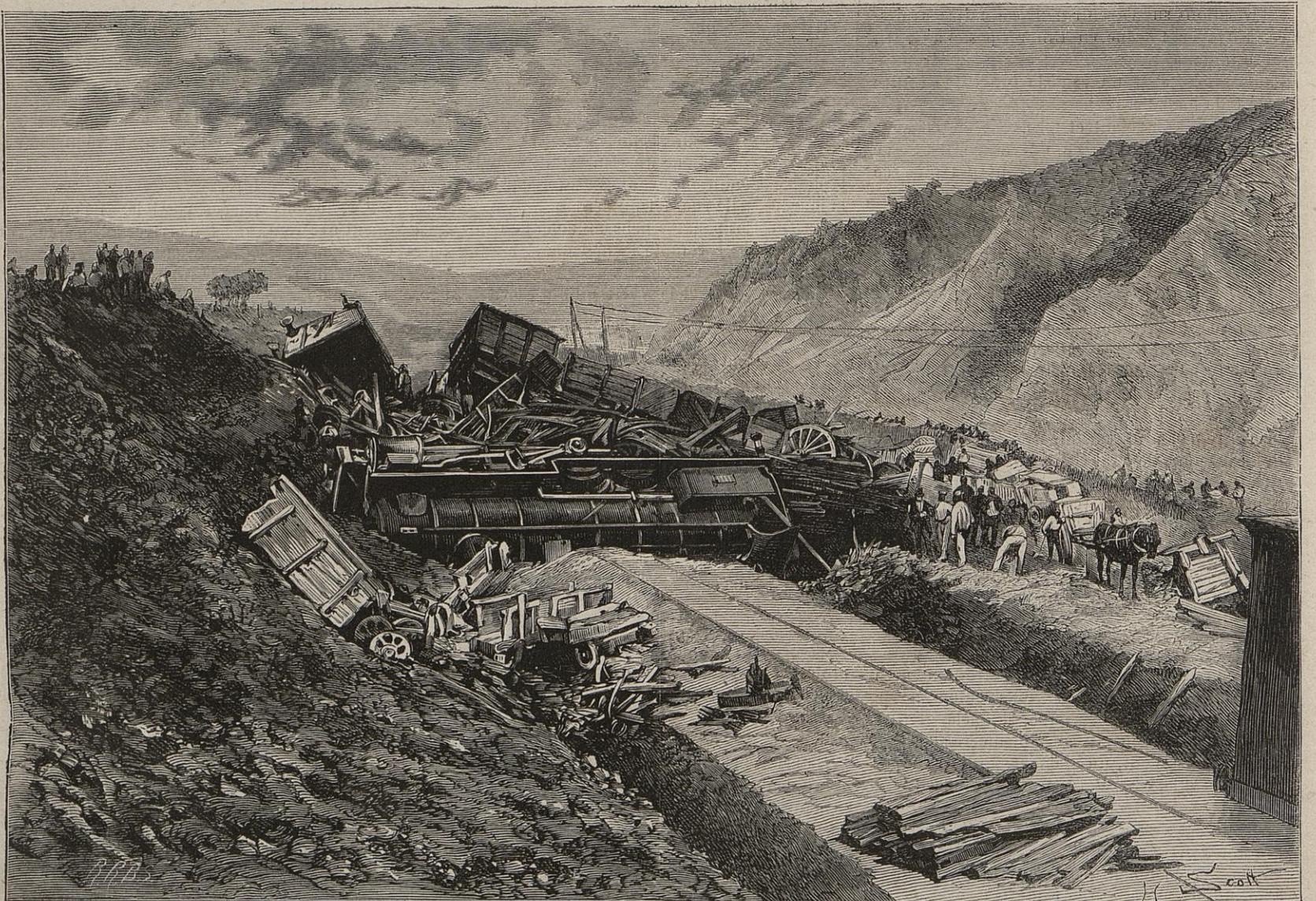
— Eh bien, docteur, lui disait l'autre jour un ami chez qui il dînait, vous avez donc laissé mourir ce pauvre comte de M...?

— Peuh!... ne m'en parlez pas... Cela allait très-bien, quand tout d'un coup il m'a interrompu...

PIERRE VÉRON.



ITALIE. — Célébration du septième centenaire de la bataille de Legnano. — (Dessin de M. Robert, d'après la photographie de M. Calzolari.)



Accident de chemin de fer, entre Aubignas et le Treil, près de Montélimar. — (Dessin de M. Scott, d'après la photographie de M. A. Sepczynski.)

d'Harfleur, ainsi délivrée, resta aux mains des Français; malheureusement, Jean de Grouchy avait trouvé la mort dans ce combat.

Jusqu'au seizième siècle, chaque matin, les cloches de l'église d'Harfleur sonnaient cent quatre coups, pour rappeler le souvenir de cet héroïque fait d'armes.

La cérémonie d'inauguration a été très-brillante et surtout favorisée par un temps magnifique. Parmi les notabilités assistant à la cérémonie, citons : MM. Ancel et le général Robert, sénateurs; Dubois, député; le marquis de Grouchy, etc., etc.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter M. Lenordez, l'auteur de la statue, sculpteur à Caen.

Le bal du Coton, à Mulhouse

Mulhouse, 1^{er} juin 1876.

Monsieur le Directeur, je vous adresse ci-joint quelques croquis sur le bal du Coton, donné à Mulhouse, bal qui a admirablement réussi; il y avait plus de mille personnes (les commissaires ont reçu douze cents cartes).

Quoique le froid n'ait pas permis de se servir des jardins organisés en promenoirs et malgré l'exiguïté des salles, il n'y a pas eu un seul instant de cohue.

Il y avait à craindre l'encombrement du buffet au moment du souper; là encore, il s'est produit un fait aussi remarquable que délicat.

Ainsi que je vous l'ai dit, toutes les classes de la société étaient représentées; c'a été une lutte courtoise entre l'aristocratie industrielle et la petite bourgeoisie, chacune voulant laisser le pas à l'autre.

Vous savez que, dans ces fêtes, il s'établit, d'ordinaire, des démarcations par la formation des groupes; au bal de samedi, cela n'a pas eu lieu, et cela n'a pas été une des moindres originalités de cette fête; il n'y a pas eu de salon carré; dans tous les salons, toutes les classes de la société sont restées, côte à côte, réunies d'après la seule ordonnance de l'heure de l'arrivée.

Enfin tout le monde est resté jusqu'à la fin du bal, qui s'est terminé à cinq heures du matin.

N'allez pas croire, au moins, que ce bal du Coton était une manifestation philosophique et que la sainte mousseline s'était faite docteur d'université pour prêcher l'économie et dénigrer en moralisant.

Pas du tout.

Comme je vous l'ai dit, on fêtait la société industrielle, et les dames de Mulhouse, qui sont très-jolies, croyez-moi, avaient voulu exclusivement parer de leur grâce les produits du pays. Elles ont été bien inspirées.

Il y avait, dans l'ensemble des toilettes, une variété de couleurs, de genres de costumes, que je n'ai jamais rencontrée à un degré semblable.

Comme, à Mulhouse, il est d'usage toute l'année que, en l'absence des maris que les occupations éloignent de la maison, les dames choisissent un jour par semaine pour des réunions qui n'ont d'autre but que de travailler en commun à des œuvres de charité, on avait profité de ces réunions pour empêcher la répétition des toilettes, il en est résulté un coup d'œil tout à fait varié.

Et puis le roi Coton, quoiqu'il ne soit, à tout dire, qu'un parvenu, dans la société de ses aînés le fil, la soie, la laine, a voulu prouver qu'il pouvait *fara da se*, comme son cousin d'autrefois, Charles Albert.

Aujourd'hui qu'il se file presque aussi fin que la soie, nous avons, à notre Exposition, des fils qui mesurent un million de mètres de fil ne pesant qu'un kilogramme, et des tissus fabriqués avec des fils qui mesurent six cents kilomètres de longueur de fil par kilogramme;

Aujourd'hui qu'il se teint ou s'imprime par des machines fées qui ne se meuvent que par des forces de vingt-quatre chevaux vapeur, tout en travaillant avec la précision des chronomètres;

Le roi Coton pouvait se permettre, dans sa bonne ville de Mulhouse, sa capitale de prédilection, une fantaisie souveraine.

N'allez pas croire que je suis devenu tout à fait du clocher.

Si vous étiez venu vous-même, vous auriez été plus enthousiaste encore.

C'était charmant.

Nos étoffes imprimées pour meubles de boudoir sont

devenues les plus ravissantes costumes Watteau; nos légères étoffes imprimées, avec leurs fleurs ou vives ou vaporeuses, brillantes ou à ton mat; nos organdis unis aux couleurs étincelantes (il y en avait qui faisaient leur entrée dans le monde ce jour-là) avaient une senteur de toilettes d'été.

Quel dommage que ce bal n'ait pas eu lieu à Paris!

Demain, les toilettes des courses, des bals, de bains et de plages seraient ces ravissantes toilettes que Paris ne connaît pas encore et que nous avons été les premiers à admirer.

Ce serait le résultat sérieux d'une fête charmante.

A présent que tout le monde va aux eaux, il y aurait avantage pour chacun. Les plus fantasistes trouveraient une mine toute neuve à exploiter et qui permettrait de ravissantes excentricités; les mères de famille pourraient résoudre le problème si difficile de réunir l'élégance à la simplicité, sans qu'on puisse soupçonner qu'elles ont obéi à l'esprit d'économie.

Veuillez agréer, etc.

JULES CARREY.

COURRIER DU PALAIS

Mauvais père et mauvais fils. — Ce que coûte une simple question. — Le coup de fusil. — Le grand-père, le père et le fils. — Une triste famille. — Que deviendra l'enfant? — Les donations entre vifs. — Les conséquences du refus. — Les conséquences du consentement. — La terreur des voisins. — Les deux fous. — Qui a bu boira. — L'alcoolisme. — La malice d'un évadé de Charenton. — Chute dans un égout. — Ce n'est pas tout que de donner un ordre.

DANS le hameau de Rasanne, département de la Charente-Inférieure, habite ou plutôt habitait un cultivateur nommé Jean Normand et surnommé Lucien. En 1869, il était arrêté et traduit devant la cour d'assises sous la terrible accusation d'avoir empoisonné ses deux petits enfants de concert avec sa femme. Celle-ci a été condamnée pour ce crime aux travaux forcés à perpétuité; mais Lucien a été acquitté. Sous quelle accusation, non moins terrible, cet homme reparait-il devant la cour d'assises? Il aurait commis une tentative de parricide; il aurait tiré un coup de fusil sur son père. Comme si ce n'était pas assez de ce lugubre souvenir que nous trouvons dans l'acte d'accusation, Jean Normand a été encore deux fois condamné à l'emprisonnement pour des actes de violence, et déjà il avait porté à son père un coup de couteau vers la fin de l'année 1874, et le maire de sa commune n'a pas reçu contre lui moins de soixante plaintes; Lucien était un maraudeur incorrigible.

Maintenant, si l'on arrive aux faits qui motivent l'accusation présente, le tableau est des plus lugubres. Lucien demeurait avec son père et sa mère. Un soir, quand tout le monde est couché dans la maison, le vieillard dresse à sa femme cette question : — A quel prix mon fils a-t-il donc vendu mon foin dont je ne l'avais pas autorisé à disposer? — Attends, je vais te l'apprendre! répond tout à coup une voix furieuse qui retentit à travers les cloisons et les planchers. Au même instant, le fils descend avec précipitation du grenier et s'efforce d'ouvrir la fenêtre de la chambre de son père pour y pénétrer; il brise un carreau et s'efforce de s'emparer d'un fusil qu'il sait être là. Mais, comme il ne peut y réussir, il remonte au grenier, s'arme d'un fusil à deux coups, dont heureusement un seul est chargé; puis il dirige le canon contre son père. Celui-ci saisit le canon à deux mains. Une lutte s'engage. A qui restera l'arme? — Au meurtre! crie le vieillard qui se sent faiblir; mais le coup part, et le plomb faisant balle va se loger dans le manteau de la cheminée. Normand père est parvenu à esquiver le coup, et, entendant son fils qui parle d'aller recharger son fusil, il s'enfuit et va se réfugier chez un voisin.

— Mon père, dit l'accusé avec un sang-froid parfait, veut se débarrasser de moi; ce n'est pas la première fois qu'il essaye de me compromettre; il a tiré lui-même le coup de fusil dans la cheminée pour m'accuser et me perdre!

Hélas! il faut aussi faire la part de la vérité, et Lucien, ou Jean Normand, pourrait bien n'être devenu que ce que l'ont fait les mauvais exemples. Le maire de la commune, appelé comme témoin, a déclaré que toute

cette famille, y compris le vieillard, était la terreur du pays. Les nombreuses plaintes qu'il a reçues concernent le père, le fils et le petit-fils; ce dernier, âgé de dix ans, se grise déjà et fait peur à tout le monde. — C'est mon père qui a tiré sur mon grand-père, a déclaré ce malheureux enfant, qui porte le fardeau de l'héritage du mal, et je l'ai vu, le lendemain, mettre du mortier, pour cacher le trou qu'avait fait le plomb dans la cheminée. Lucien a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

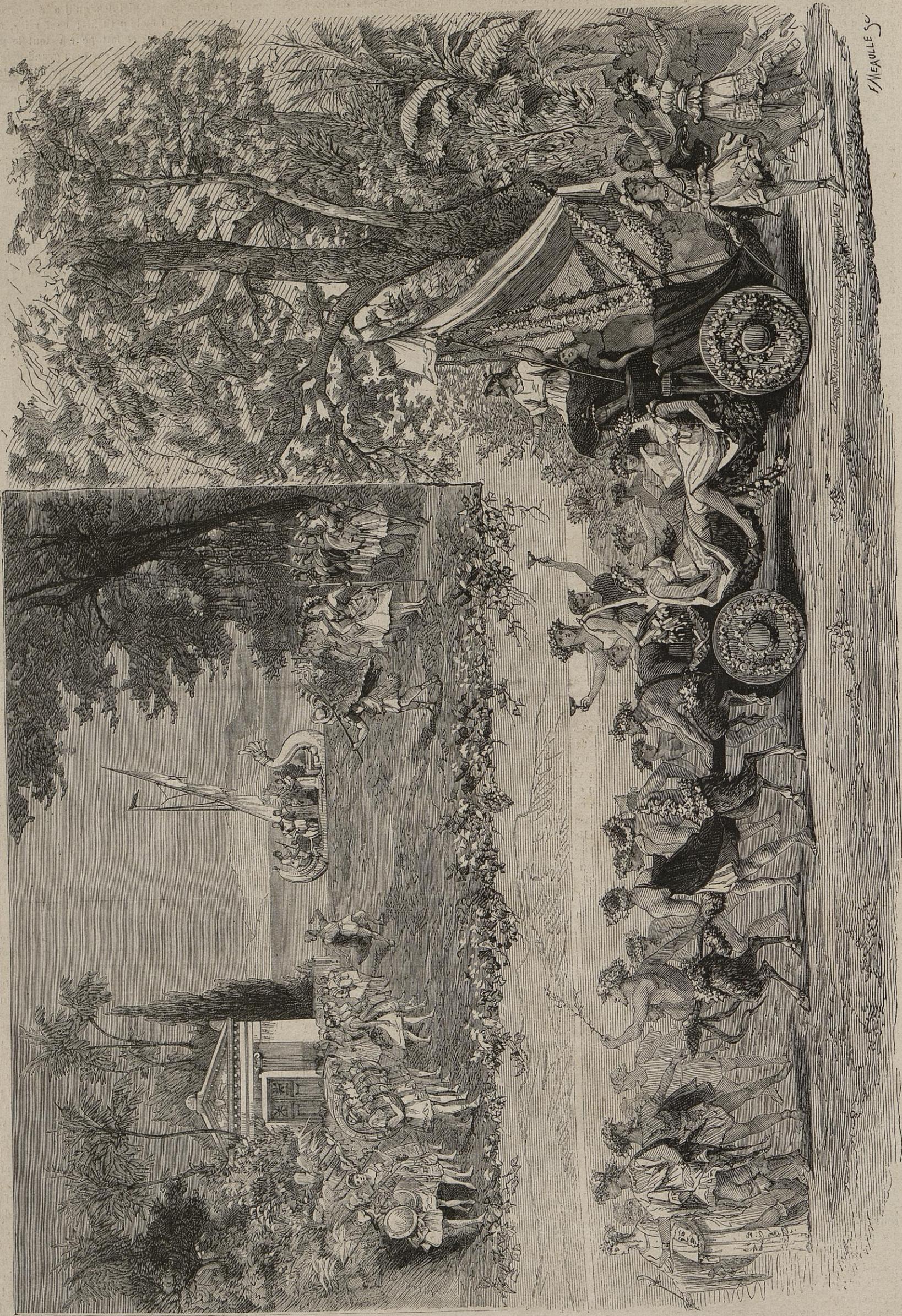
Ainsi, l'enfant reste sous la direction d'un grand-père qui a cette réputation que l'on sait; son père et sa mère sont au bagne, et, à dix ans, il s'enivre... quel avenir!

Devant la cour d'assises d'Indre-et-Loire comparait Maxime Marin, qui a tué successivement, à quelques mois de distance, son beau-père et sa femme, qui « s'obstinaient à ne pas vouloir lui faire don de leur bien. » Comment les a-t-il tués, on ne le sait pas précisément, car il n'a pas fait d'aveux.

Ces messieurs sont bien fins, disait-il après son arrestation, ils voudraient me faire avouer; mais je suis aussi fin qu'eux, et je n'avouerai jamais! On suppose qu'il les a tués à coups de pied, à coups de sabot, et qu'il a fini par les étrangler ou les étouffer; tout ce que l'on peut savoir, d'après des paroles qui lui sont échappées, c'est que sa femme et son beau-père sont morts tous les deux de la même façon. Maxime Marin aussi était la terreur de ses voisins, et l'on n'en a une preuve que trop complète par la difficulté qu'a rencontrée la justice quand elle a voulu obtenir des témoignages. La vie de la femme Marin n'avait été qu'un long martyre pendant les dix-huit années qu'elle a été mariée. Avec cette ténacité de l'habitant des campagnes, ténacité pour laquelle il semble réserver toute l'énergie de son caractère, elle refusa jusqu'au dernier moment de signer une donation; quand elle céda, au bout de dix-huit ans, ce fut le signal de sa mort. C'est à peine si les témoins ont osé dire qu'ils l'ont entendue crier pendant la nuit qui a été celle de sa mort. Le lendemain, Maxime Marin allait faire à la mairie la déclaration du décès de sa femme, et il obtenait un permis d'inhumer. Comment le maire aurait-il pu concevoir un soupçon? tous les voisins s'étaient bien gardés de parler. Heureusement, pour l'honneur de la morale publique, il n'en a pas été de même quand Marin a tué son beau-père. Celui-là aussi venait de signer la donation, « pour avoir la paix, » disait-il à ses voisins. C'était un vieillard bien portant, quoique débile; il était presque aveugle, ne pouvant travailler, et Marin devait le nourrir. Quand il alla déclarer le décès de son beau-père, Marin ne trouva plus la facilité sur laquelle il croyait pouvoir compter; la rumeur publique avait inspiré des soupçons que confirmèrent les premières investigations. Deux femmes avaient entendu le malheureux beau-père appeler au secours; elles avaient eu le courage extraordinaire d'aller regarder par les fentes de la porte, et elles avaient vu Marin frapper à coups de sabot, et elles avaient entendu la victime s'écrier : — Ah! mon cher ami, j'en ai bien assez; laisse-moi, puisque je dois mourir là!

N'est-ce pas quelque chose d'épouvantable que ce complet désespoir d'une victime qui semble s'abandonner à l'égoïsme sans oser compter sur un secours? Est-il donc impossible d'organiser dans les campagnes une protection énergique, vigilante? Ai-je besoin de vous dire que c'est une condamnation suprême qui a frappé Maxime Marin?

Par une coïncidence toujours remarquable, bien qu'elle soit assez commune, la 11^e chambre du tribunal correctionnel a vu comparître sur ses bancs, à vingt-quatre heures de distance, deux aliénés, ou plutôt deux ex-aliénés, l'un sorti de Bicêtre après trois ans d'internement par mesure administrative, l'autre évadé de Charenton. Le premier, atteint d'alcoolisme, cette folie moderne, avait sollicité sa sortie et il l'avait obtenue. Il était dans son droit, il était guéri; les tremblements, les idées de persécution, les troubles d'esprit enfin avaient cessé et les médecins ne pouvaient faire autrement que de le reconnaître; mais ils ne se dissimulaient pas, et ils le disaient dans leur rapport, que cet homme, âgé de vingt-cinq ans, aux instincts violents et pervers, était un sujet dangereux. Le premier usage qu'il allait faire de sa liberté devait être de retourner à l'alcool. — Il avait bu, il devait boire! — Humbert n'a que trop justifié leurs prévisions; sorti le matin du 14 mai de Bicêtre, il était arrêté le soir du



F. MEAUME SC

GRAND OPÉRA. — *Sylvia*, ballet de M. Léo Delibes. — Le char de Bacchus (4^e tableau). — (Dessin de M. Bocourt, d'après l'aquarelle de M. Lacoste, dessinateur des costumes.)



NOHANT. — L'enterrement de George Sand. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Scott.)

GRAND OPÉRA. — *Sylvia*, ballet de M. Léo Delibes. — Le char de Bacchus (4^e tableau). — (Dessin de M. Dorval, d'après le croquis de M. Scott.)

même jour, battant une femme, maltraitant et cherchant à dévaliser un passant qui cherchait à le calmer, insultant et frappant les agents qui l'arrêtaient. Que faire? Il n'est pas responsable de ses actes, et le tribunal le renvoie à l'administration; mais comment l'administration pourra-t-elle le garder? C'est un problème à résoudre.

Le second n'est pas un homme violent, loin de là; c'est par la douceur qu'il procède, et il a escroqué une somme de 7,000 francs à son propriétaire avec une habileté et une finesse qui semblent exclusives de toute maladie mentale. Ce jeune homme, fort bien élevé du reste, se disait correspondant du journal le *Times*, il jouait à la Bourse; il avait un appartement meublé avec élégance, il était plus que calme, il était aimable, gracieux et prévenant. Tel est du moins le portrait qu'a fait de lui son propriétaire. Il a été condamné par défaut à un an de prison, car il est en fuite.

Vous pouvez vous figurer la stupeur d'une pauvre jeune femme sortant de chez elle par une matinée de brouillard du mois de janvier dernier et tombant tout à coup dans le fond d'un égout. Elle avait dans les bras son enfant en bas âge et elle était enceinte, et cependant, par un miraculeux hasard, la mère et l'enfant n'ont eu aucune blessure.

Quand les regards d'égout sont ouverts pour que les ouvriers y descendent, l'ouverture doit être refermée aux trois quarts et un homme spécial doit se tenir là pour avertir ou écarter les passants. En outre, les échelles des égoutiers sont construites sur un modèle déterminé et elles doivent, dépassant la bouche de l'égout, sortir de terre de près de deux mètres. Où était l'ouvrier qui doit ainsi faire sentinelle? où était l'échelle? La jeune femme n'a rien vu qui pût l'avertir, et elle est tombée.

Le tribunal correctionnel a condamné à l'amende, pour blessures par imprudence, l'ouvrier qui a quitté son poste, le chef d'équipe qui aurait dû exiger l'emploi de l'échelle réglementaire, et le surveillant-inspecteur des hommes de ce service.

— Mais je suis passé là, disait ce dernier, j'ai vu le regard ouvert et j'ai donné l'ordre de le fermer.

— Eh bien, lui a répliqué M. le président, une autre fois, vous ne vous contenterez pas de donner l'ordre, vous le ferez exécuter!

En effet, tout est là, pour les regards d'égout comme pour mille autres choses!

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

AMBIGU : *Spartacus*, drame en quatre actes, en vers, mêlé de chant, par M. Georges Thalray. — PALAIS-ROYAL : Reprise du *Carnaval d'un Merle blanc*. — FOLIES-MARIGNY : *Le Pays des bijoux*, légende en deux actes, par M. Félix Savard; *le Troubadour Jonquille*, opérette de MM. Blondeau, Monréal et Demarquette; *les Étonnements d'un pédicure*, un acte, par M. Gustave Ricouard.

LA saison d'été est pour certains théâtres la saison des tentatives et des coups d'essai. Voilà comment s'explique aujourd'hui à l'Ambigu la représentation d'une quasi-tragédie, succédant à la représentation d'une opérette. *Spartacus* après *le Roi d'Yvetot*! C'est à n'en croire ni ses yeux ni ses oreilles. Que nous apprêtons-on pour demain? Attendons-nous à tout, même à la pantomime et aux tableaux vivants.

Je voudrais pouvoir dire que le *Spartacus* de M. Georges Thalray est une œuvre supérieure, digne de nos grandes scènes littéraires, la Comédie-Française ou l'Odéon. J'aimerais à encourager un auteur nouveau, un jeune homme peut-être. Malheureusement je me trouve en présence d'une pièce mal conçue, mal équilibrée, d'un intérêt contestable, et d'un style effroyablement inégal. Par-ci, par-là, quelques vers d'un bon jet, comme ceux-ci; — c'est un gladiateur qui parle :

..... Souvent notre salaire
C'est le cœur d'une femme et ce n'est pas toujours
La courtisane avec ses faciles amours;
Non, c'est une Romaine, une patricienne
Du sang de Scipion, de race fabienne,

Que l'horreur de nos jeux enivre. Dans nos bras
Elle embrasse le fer et l'odeur des combats,
Nos dangers de demain, sa honte, nos blessures;
La femme aime le fer, la peur et les armures.

Mais ces vers sont immédiatement noyés dans un déluge de pauvretés, de répétitions, de rimes singulièrement insuffisantes. Il m'en coûte d'être aussi franc. L'auteur, m'a-t-on dit, qui n'a signé son drame que d'un pseudonyme, est de ceux qui peuvent entendre la vérité mieux que tout autre. Il est riche; et la critique, en se montrant sévère pour lui, est à peu près certaine de ne pas le voir rallumer le réchaud d'Escousse.

Il y a dans *Spartacus* une partie musicale due à M. Nibelle, et ce n'a pas été la moins applaudie. J'ajouterai, si l'on veut, que la pièce est décevantement jouée par une troupe instruite à la hâte. Un jeune artiste qui a encore un pied au Conservatoire, M. Martin, joue le rôle principal avec une mesure dont il faut lui savoir gré; la diction est correcte, et je crois à un feu intérieur. M^{me} Marie Grandet est adorable sous sa riche toilette de courtisane, — et M^{lle} Schmidt n'en est plus à faire ses preuves de talent et d'énergie.

Ce n'est pas la première fois que le sujet de *Spartacus* tente la muse tragique. L'honnête académicien Saurin l'avait déjà traité avec un certain succès en 1760. Plus tard, en 1847, M. Hippolyte Magen fit jouer, à son tour, *Spartacus*, qui fut reçu avec enthousiasme par le parterre des écoles. Gautier, rendant compte de la pièce, écrivait ceci : « Un public nourri d'études classiques ne pouvait manquer de faire à *Spartacus*, l'esclave révolté, l'accueil qu'il avait fait à la républicaine Lucrèce. »

M. Thalray est « le moins heureux des trois. » Le Palais-Royal vit de reprises et vit fort bien. La dernière, le *Carnaval d'un Merle blanc*, a retrouvé son succès d'autrefois : c'est une folie à outrance, rendue plus folle encore par les cascades de Gil Pères, de Brasseur et de Lassouche. S'il est vrai de dire que le rire rafraîchit l'âme, allez vous rafraîchir au Palais-Royal.

Situé sous les ombrages des Champs-Élysées, le petit théâtre des Folies-Marigny n'a guère sa raison d'être que par les belles soirées. Entre temps, il change de direction tous les deux ou trois mois; on dirait un ministère en miniature. Je dois convenir que sa nouvelle affiche ne manque pas d'éléments d'attraction; le *Pays des bijoux* est une fantaisie où M. Félix Savard, — le Clairville de l'endroit, — a mis de la grâce et de l'esprit; les *Étonnements d'un pédicure*, de M. Gustave Ricouard, ne seraient pas déplacés sur une scène plus centrale. Les deux artistes à sensation des Folies-Marigny sont M. Dumoulin et M^{me} Ida Delaroché; le premier a quelques-unes des qualités du comédien, surtout une des principales, la gaieté. La seconde est une belle et charmante personne.

J'allais oublier le *Troubadour Jonquille*, de MM. Blondeau et Monréal, musique de M. Demarquette. Il n'y a pas de bonne fête aujourd'hui sans l'opérette. Celle-ci satisfait à toutes les conditions du genre.

Et puis voilà tout.

La Porte-Saint-Martin promet pour la semaine prochaine le *Louis XI* de Casimir Delavigne, dont elle a acquis le répertoire en bloc, comme cela se pratique à l'hôtel des Ventes de la rue Drouot. Il n'y avait plus marchand à la Comédie-Française.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Sylvia*, ballet en trois actes et cinq tableaux, livret de MM. Jules Barbier et Reinach, chorégraphie de M. Mérante, musique de M. Léo Delibes (14 juin).

LA recherche de la paternité est interdite! Et je le sais, et je m'y complais. Que va-t-il m'arriver?

On a pu lire, en effet, dans le sommaire ci-dessus les noms des auteurs du nouveau ballet, et sans qu'il y manque une syllabe. Ils voulaient

pourtant rester dans l'ombre, et je les dénonce; voilà le crime.

Mais ce n'est pas tout, car il n'y a que le premier pas qui coûte, et une fois qu'on a un pied dans l'indiscrétion, l'autre n'est pas loin. Je puis remonter des pères aux grands-pères, et même jusqu'aux arrière-bons-papas. Ne faut-il pas faire un état civil à cette pauvre *Sylvia*, que l'affiche de l'Opéra s'obstine à déclarer de parents inconnus?

Sans faire de fouilles dans les papyrus des Grecs et des Romains, je découvre au fond de ma bibliothèque *Aminta*, pastorale du Tasse. Et me voilà sur la voie des trouvailles; car justement dans le ballet de *Sylvia*, le berger « Aminta » joue un rôle prépondérant. Cette coïncidence de nom me donne l'éveil; je me remets donc en route, tout haletant et l'œil ouvert, comme un chasseur qui a entendu le gibier courir sous bois.

Voici d'abord que je dépiste une tragi-comédie du sieur Rayssiguier, représentée au Théâtre-Français en 1631, et qui s'intitule très-explicitement *l'Aminta du Tasse*. L'année suivante, ce fut un autre *Aminta*, pastorale de Pichou, jouée sur le même théâtre. Et comme, paraît-il, on ne pouvait se lasser d'*Aminta*, le même sujet fut encore mis en vers et déclamé devant le public, en 1638.

C'est en 1749 que, par manière de rajeunissement, l'éternelle pastorale changea de nom et prit celui de *Sylvie*, lorsque Laujon en fit un opéra-ballet. La partition, qui fut chantée à la cour, était de M. Lagarde, maître de musique des Enfants de France. Son faible succès engagea Laujon à y faire adapter une autre musique par Trial et Berton, pour les représentations qui en furent données à l'Opéra, dans le courant de l'année 1766.

« Le sujet de cet opéra, dit un écrivain du temps, est puisé dans l'*Aminta* du Tasse. On sait que ce berger, amoureux de Sylvie, trouva sa maîtresse attachée à un arbre par un satyre enflammé de ses traits. Aminta la délivre des poursuites de cet amant, qu'elle abhorre. C'est sur ce fond que Laujon a bâti son poème, en l'accommodant à la décadence de notre théâtre. »

C'est bien aussi quelque chose dans ce goût qui nous est apparu l'autre soir à l'Opéra, ou que, du moins, nous avons cru débrouiller à travers les énigmes de la pantomime, compliquée d'entrechats. Grand merci donc à notre confrère de l'autre siècle pour son petit compte rendu, quoique rien ne prouve qu'il ait voulu nous être personnellement agréable.

Mais on se doute bien que les auteurs du nouveau ballet ont brodé sur le vieux fond. Peut-être leur doit-on cette scène : dans un moment de dépit féminin, auquel les déesses elles-mêmes sont sujettes, Sylvia prend une flèche et la lance contre la statue de Cupidon; mais elle atteint Aminta, qui en meurt, et si bien, qu'il faut aller chercher un sorcier pour le ressusciter.

Le coup n'est pas heureux; c'est une prouesse digne de Titi Carabi, de M. de Crac, ou de tout autre joyeux veneur; mais on n'y reconnaît pas la main d'une suivante de Diane la chasserresse.

Cependant Orion, « enflammé des attraits de Sylvia, » comme disait mon vieux confrère, s'est emparé d'elle, et la tient prisonnière dans son antre. Sylvia lui échappe; il la poursuit; elle se réfugie dans le temple de Diane; il veut enfoncer les portes du temple à coups de hache; mais la foudre le terrasse et la belle nymphe est rendue à son berger. C'est le dénouement.

Ces inventions ou ces paraphrases d'après le Tasse, ne pouvaient malheureusement donner lieu à des tableaux saisissants et qui font époque à l'Opéra, tels que l'escalier de feu d'*Orfa*, le plancher mobile de *Marco Spada* ou le vaisseau du *Corsaire*.

Et puis le livret de *Sylvia*, traduit en gestes, n'est pas aussi limpide qu'une page de Voltaire. Et un auteur très-compétent l'a dit : « Pour qu'un ballet soit bon, il faut qu'en substituant la parole à la mimique, on puisse en faire une pièce. » De la même plume, cette réflexion judicieuse : « Mon avis est que l'homme est absolument nécessaire dans un ballet; il contraste mieux que ne pourrait le faire un travesti avec la grâce et la beauté de la femme. Mais autant le danseur est indispensable dans les

pas d'ensemble et les groupes, autant je maintiens qu'il est inutile dans les soli.»

Les deux phrases qu'on vient de lire entre guillemets sont de M^{lle} Sangalli; et nous avons trouvé piquant de la faire parler au milieu du récit d'un ballet dans lequel elle a le premier rôle. De la prose de danseuse, c'est du fruit rare, autant, je crois, que des pirouettes de prosateur.

M^{lle} Sangalli a, en effet, écrit une préface pour *Terspsichore*, excellent «guide à l'usage des amateurs de ballet», rédigé par «un abonné de l'Opéra». (Puisque nous sommes en veine d'indiscrétion, lisez : « par M. Georges Duval ».)

Eh bien! M. Mérante, chorégraphe de *Sylvia*, s'est rangé à l'opinion de sa camarade; il n'a pas écrit le plus innocent solo à l'usage des jarrets masculins; il ne s'en est même pas réservé un pour son plaisir.

Mais, voulant reconnaître de si bons avis, il a dessiné pour la *prima ballerina assoluta* des pas qui ont mis en lumière ses plus rares qualités. On peut avoir autant de charme et de grâce native qu'en possède M^{lle} Sangalli, mais non pas plus de talent acquis. Elle a de l'aplomb dans les poses, la précision dans ses gestes, le rythme dans tous les mouvements. C'est elle surtout qui a tenu le public éveillé.

Et il était besoin d'un pareil stimulant, car il faut bien reconnaître que l'Olympe est démodé, et que l'Opéra n'est plus dans le secret des dieux. En l'année de scepticisme 1876, la mythologie est une religion qui manque de fidèles; elle compterait encore des pratiquants, mais elle n'a plus de croyants.

Les décorateurs ont déployé leur talent ordinaire dans *Sylvia*, encore que les données fournies par le sujet ne prêtassent pas beaucoup aux inventions imprévues. Le bois sacré du premier acte est dessiné avec beaucoup de soin; c'est la nature, plus parisienne que grecque, il est vrai, et surprise dans sa réalité. Le dernier tableau est le plus brillant : une plage de la Méditerranée bleue, avec le ciel assorti, et le soleil partout.

Mais le grand succès des choses visibles a été remporté par les costumes, qui sont dus au crayon de de l'érudit et ingénieux artiste Eugène Lacoste. Il n'est guère possible de montrer une plus grande fertilité d'imagination sans s'écarter de la vraisemblance. C'est bien là, en effet, la Grèce coquette et spirituelle, telle que la tradition nous en a été transmise par ses poètes. Et maintenant que par cette évocation nous voilà édifiés sur les modes de l'antiquité, il faudra renvoyer à la Courtille tous ces seigneurs de tragédie qui se drapaient autrefois avec solennité dans des rideaux de fenêtre.

Nous n'insisterons pas beaucoup sur la partition de *Sylvia*, parce qu'elle nous fait du chagrin. Au milieu de la débâcle musicale à laquelle nous assistons depuis une quinzaine d'années, M. Léo Delibes nous apparaissait comme un des derniers survivants de la bonne école. Il avait un tour d'idée heureux, et il s'exprimait musicalement avec une netteté toute française. Mais voilà qu'il devient « trop fort », et que nous n'allons plus pouvoir le suivre.

L'auteur si déluré de *la Source* et de *Coppélia* se plaît aujourd'hui à résoudre des problèmes de sonorité. Il combine d'une main inquiète les timbres de l'orchestre, s'amusant à accoupler les instruments les plus disparates. Les mélodies qui lui viennent sont forcément aussi d'un dessin cherché et indécis, parce qu'il faut qu'elles s'adaptent vaille que vaille à une harmonie volontairement scabreuse, souvent injustifiable. D'où il ressort pour l'oreille de l'auditeur l'incertitude de la tonalité et de la modalité. Ou bien il faudrait être placé au premier rang des fauteuils d'orchestre pour suivre le compositeur dans ses minutieuses combinaisons.

M. Delibes n'aura voulu faire qu'un essai. Il reviendra à ses dieux, et suivra de nouveau les impulsions de son tempérament d'artiste. On peut même considérer comme un retour anticipé plusieurs morceaux de *Sylvia*, notamment la poétique « valse lente » du premier acte; l'air de chasse, d'une coloration si pittoresque, et le spirituel pizzicato de tous les instruments à cordes.

Mais avant de goûter ces pages de choix, il faut supporter des élucubrations pénibles. M. Delibes, victime du sophisme à la mode, aura voulu « pro-

fiter des découvertes de la science moderne », comme on dit dans un certain monde où on allume son feu avec le traité d'harmonie de Reicha.

La science moderne, j'en ai peur, n'a guère découvert que les solécismes prohibés par la science ancienne!

ALBERT DE LASALLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Révolution de Thermidor. — Robespierre et le Comité de salut public en l'an II, par CHARLES D'HÉRICHAULT.

APRÈS avoir été un romancier élégant, un conteur intéressant et ingénieux, M. Charles d'Héricault, qui est un esprit sérieux, rêva une voie plus large où l'imagination aurait une moindre part, mais où l'observation et l'analyse auraient une part plus grande.

C'est un pas grave que celui qui nous fait abandonner la route du succès pour entrer dans un chemin nouveau; l'auteur, en cette grave conjoncture, ne quitta pas sa route, mais il transigea.

Il abandonna le roman où la passion humaine est seule en cause; il fit du roman historique. Il chercha la passion dans l'histoire, se promettant d'opter le jour où, bien à son aise sur ce terrain mixte, il se sentirait entraîné par un penchant dominant.

Aujourd'hui, il donne un livre d'histoire, livre sérieux, étudié, raisonné, sincère. Les convictions politiques ont-elles tué la foi du poète, je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que l'homme politique a conservé toutes les grâces du conteur dans ce récit émouvant de l'époque la plus tourmentée de notre histoire. Ce que je sais encore, c'est que le gentilhomme monarchique reste loyal dans ses appréciations; en voici un exemple entre mille :

« Ils ont (Tallien et ses amis) sans doute rendu à l'humanité, à la Justice, à la Patrie, un service inappréciable en supprimant Robespierre. Mais tout est si bouleversé et si curieusement insensé dans la Révolution, que chacun d'eux est inférieur, moralement comme intellectuellement, à celui qu'ils ont renversé. »

Le livre de M. d'Héricault, quoique passionné, est intéressant au dernier point et contient une foule de documents qui le rendront nécessaire aux adversaires mêmes de l'auteur; pourtant je serais peu surpris qu'on en vendît fort peu à Belleville.

Étienne Moret, par FRANCISQUE SARCEY.

M. F. Sarcey est un homme heureux. Il a eu toutes les gloires et ne s'en trouve pas assez; de temps en temps, il sort de ses gloires habituelles pour courir après une nouvelle gloire. Nous sommes en un temps où l'on ne lui pardonnerait guère cette façon d'agir, humiliante pour les autres, si la nouvelle gloire trouvée, on ne voyait M. Sarcey s'en retourner en son logis tranquille, simple et modeste, comme s'il n'avait rien rencontré d'extraordinaire sur son chemin.

On sent qu'il ne prend que ce qui lui appartient, et, comme l'humanité n'est pas aussi mauvaise qu'on le veut bien dire, on ne lui en veut pas outre mesure.

Cette fois, M. Sarcey a voulu faire un roman, et il a fait un roman qui se distingue par tant de qualités, qu'on se demande pourquoi dix éditions n'ont pas été épuisées en huit jours.

L'auteur lui-même, sans s'en douter, mais poussé par cette sincérité qui lui a fait des fanatiques, en a donné la raison dans une des pages de son livre. Cette raison, la voici :

« Du sentiment, il ne fallait pas nous en parler, nous faisons profession de le haïr. Un bon argument poussé droit faisait bien mieux notre affaire. Nous (les normaliens) étions fous de logique.... On ne peut jeter sur des nuages qu'une robe flottante. Nous voulions que la phrase collât toujours à l'idée comme un habit bien fait... Nous préférons à une idée générale, si brillante, si brillante qu'elle pût être, le fait particulier qui la prouve ou la détruit. Le poète qui chante la grandeur de Dieu ou l'immortalité de l'âme ne nous semblait bon qu'à amuser un instant l'imagination et les oreilles. »

Voilà pourquoi le pauvre Étienne Moret, un pauvre être, laid, pauvre, instruit et rebuté, cherchant, à vingt-cinq ans, la fin de ses maux au fond de la rivière, ne passionne pas; on le plaint sans doute, mais pas autant que Léonidas Requin, son aîné. Ceux qui lisent les romans se soucient peu de la logique; ils veulent du rire, des larmes et du faux; tout ce qui est vrai leur semble inutile à dire.

En lisant ce livre si net, ce récit, qui a plus l'air d'un couteau que d'une histoire, on s'arrête quelquefois pour admirer l'auteur en son langage. On se passionne pour sa forme droite; mais, plus on s'intéresse à lui, plus ses personnages et leurs douleurs perdent pied dans l'esprit du lecteur.

Ce livre, tout le monde voudrait l'avoir fait, voici son véritable éloge.

Mais il y manque quelque chose, peut-être la larme que l'ange Gréffier laissa malgré lui tomber sur le livre de l'éternité et qui effaça le sublime juron de l'oncle Trim...

Mais qu'est-ce qu'une larme? Une sécrétion qui sort de l'œil!

Les Filles de lord Oakburn, de MISTRESS HENRY WOOD traduit de l'anglais par LÉON BOCHET.

Je pense qu'il y a longtemps qu'on a parlé d'une traduction dans un article bibliographique, aussi modeste qu'il soit. Cela se comprend; depuis les *Histoires étranges* de A. Spoll, une merveille dont je parlerai, les romans anglais sont, pour la plupart du temps, interprétés par de pauvres sous-maîtresses ou quelques infortunés sous la coupe d'un entrepreneur de sentiment. *Les Filles de lord Oakburn*, de mistress Henry Wood, n'ont pas eu ce sort funeste.

Un gentleman, M. Léon Bochet, bien connu dans les lettres, vient de les présenter au public français. Sa forme facile, excellente et spirituelle a fait presque autant pour les filles du lord que leur auteur lui-même. C'est plus qu'un succès.

JULES NORIAC.

CORRESPONDANCE

NOUS recevons de Constantinople une lettre très sévère que, dans notre impartialité, nous nous empressons de publier. — Seulement, comme nous n'avons jamais rien sans nous appuyer sur des documents sérieux, nous mettons le même empressement à reproduire la réponse de M. Bianconi, l'auteur des croquis et de l'article incriminés, qui vient de passer plusieurs années dans l'intérieur de la Turquie d'Europe, en qualité d'architecte en chef des chemins de fer. — Le public jugera.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Monde Illustré* du 6 mai 1876, n° 995, vous publiez un article sous le titre de : *Massacres de Prusrend et Trawnick*.

Je viens vous déclarer, Monsieur, que cet article n'est qu'un tissu de mensonges et d'erreurs; mon affirmation est basée sur des informations et officielles et personnelles, faciles à contrôler; il semble que l'auteur a, de parti pris, voulu flétrir l'armée ottomane et la mettre au ban des nations.

La gravure jointe à cet article représente des Ottomans armés de piques surmontées de têtes ensanglantées; ces scènes d'horreur sont, pour l'honneur de l'humanité, heureusement de pure invention.

Il est véritablement pénible de voir qu'un journal aussi généralement estimé que le vôtre, Monsieur, se fasse l'écho de pareilles faussetés et d'interprétations aussi malveillantes de la part d'un correspondant manifestement partial et hostile à notre nation.

Je vous prie, Monsieur, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, de publier cette lettre dans votre prochain numéro.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

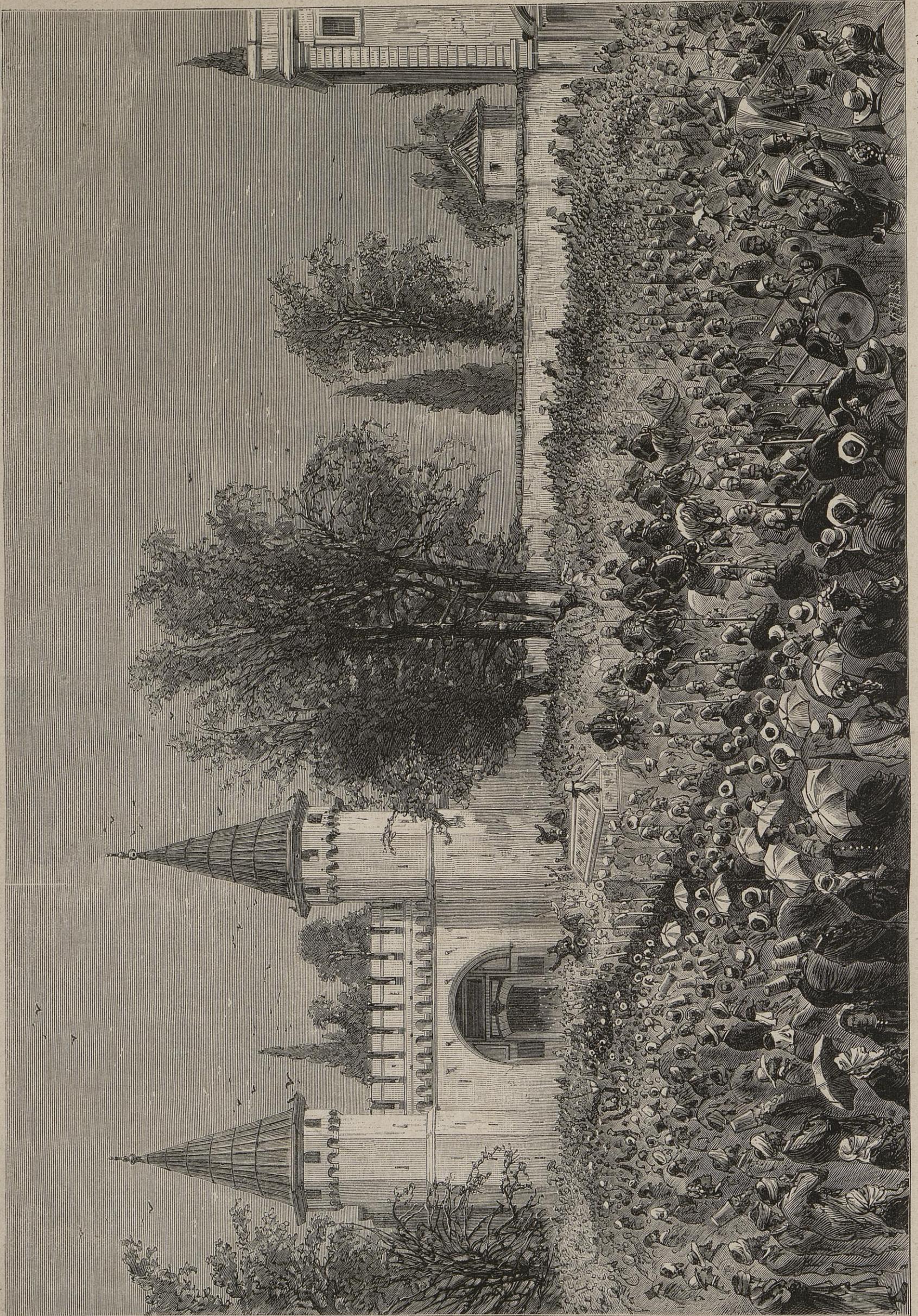
TAHIR-EFFENDI.

Chef de bataillon de l'armée ottomane, professeur à l'école impériale militaire ottomane à Constantinople, ancien élève de l'école de Saint-Cyr (France).

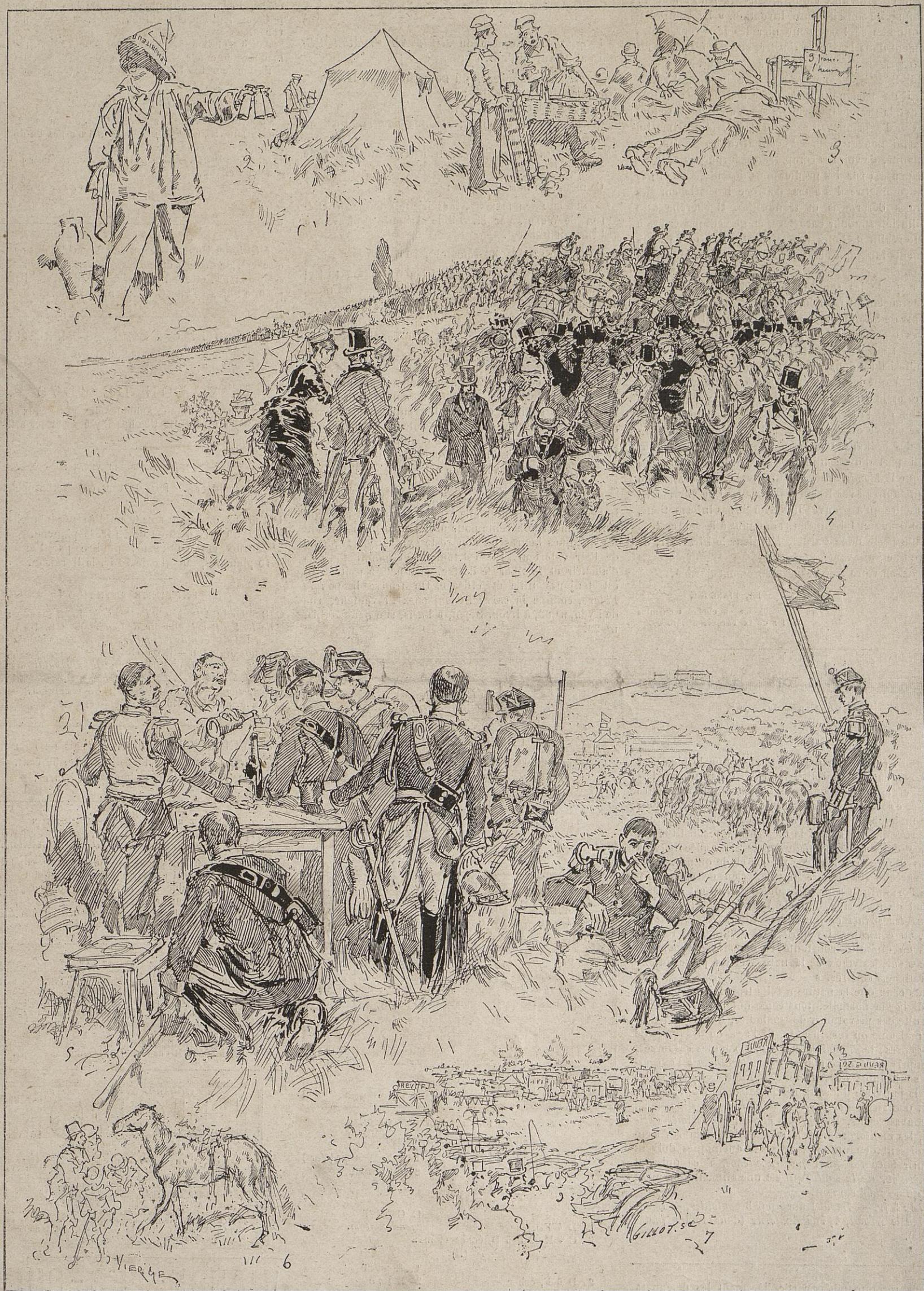
RÉPONSE DE M. BIANCONI

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre qui vous a été envoyée par Tahir-Effendi, lequel, proteste



ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — Constantinople. — Les funérailles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz. — La porte du vieux sérail. — (Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Hayette, professeur au lycée de Galata-Serai.)



1. A la bière! à la bière! 2. L'ambulance. 3. Chaises à louer. 4. Défilé de cavalerie. 5. La cantine. 6. L'accident. 7. Les moyens de transport.

LES COULISSES DE LA REVUE DE LONGCHAMP. — (Dessins à la plume de M. Vierge, d'après nature.)

contre la reproduction des scènes qui se sont passées à Prusend et Trawnick « qui, ajoute-t-il, pour l'honneur de l'humanité sont de pure invention. » Le contradicteur ottoman se base, pour nier les faits représentés fidèlement dans le *Monde illustré*, sur des informations officielles et personnelles, faciles à contrôler.

Tahir-Effendi est ancien élève de Saint-Cyr, il est civilisé, il ne partage pas à notre endroit les mêmes idées que la grande majorité de ses compatriotes se font un devoir d'exprimer. Il regrette et doit être peiné, lui qui parmi nous a appris à connaître les sentiments d'humanité, de voir ses compatriotes farouches et ignorants, poussés par les prédications des mollahs et des muftis commettre des actes d'atrocité barbare sur des personnes désarmées et tranquilles. Il cherche à se faire illusion sur leur caractère, et ne veut pas croire à la triste réalité de leurs mœurs farouches, et de leurs sentiments fanatiques à l'égard des chrétiens étrangers et rafas.

Je respecte les sentiments de Tahir-Effendi, mais, malheureusement pour lui et ses compatriotes, les événements de Salonique viennent précisément donner des preuves officielles de la possibilité des faits que j'ai avancés et que le *Monde illustré* a reproduits.

Je n'insisterai donc pas pour ne pas accabler un contradicteur que les événements se sont chargés de confondre, et j'épargnerai à son malheureux pays l'énumération des faits inouïs dont j'ai été témoin pendant mon séjour de quatre années à l'intérieur de la presqu'île des Balkans. D'ailleurs, la réclamation de Tahir-Effendi part d'un sentiment patriotique trop louable pour que le *Monde illustré* s'effarouche des termes peu parlementaires avec lesquels il la fait. Il ne cherche en cette affaire qu'à prouver la vérité de ses informations, et peut-il mi-ux faire qu'en remontant à la source ?

Je me porte donc garant, Monsieur le Directeur, de tout ce que j'ai avancé.

Croyez-en votre bien respectueusement dévoué,

FR. BIANCONI,

Ancien architecte en chef des chemins de fer de la Turquie d'Europe.

LA VIE PROLONGÉE

HYGIÈNE — SANTÉ

Conseiller, vulgariser le vin analeptique le plus propre à combattre l'affaiblissement des constitutions, l'anémie et le lymphatisme, hélas! si commun de notre époque, c'est le devoir de tous; et voilà pourquoi nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'abrégé d'une savante notice sur la médication reconstituante, publiée dans l'*Union médicale*, n° 21, année 1874, à propos d'un vin à base de viande et de quina: « Pas une parcelle de matière inutile, rien de ce qui fatigue l'organisme sans le reconforter, dit cet excellent journal de médecine, dans le *Vin Aroud au quina*, et à tous les principes nutritifs solubles de la viande; mais, au contraire, les substances toniques et réparatrices en quantité constante et dans les proportions exigées par les vœux de la nature et les prescriptions de praticiens éclairés. »

Tous ceux que la nature a faits trop faibles pour vivre de la vie normale, tous ceux qui le sont devenus par suite des privations, des maladies, d'une alimentation malsaine ou insuffisante, de l'âge ou des excès de tous genres; le *phthisique* qui a perdu toutes ses forces, y compris celle de se nourrir; la *chlorotique* à l'expression souffrante; les *personnes affaiblies*, toutes celles dont la pauvreté du sang est la cause de troubles nerveux, d'anxiété, de spasmes, de mauvaises digestions, les convalescents, les *enfants étiolés*, les *femmes délicates*, les *vieillards* dont le sang et les membres s'engourdissent; en un mot, tous les anémiques doivent recourir à ce fortifiant par excellence, à ce puissant régénérateur de la santé, qui est une alimentation aussi bien qu'un médicament.

Prix: 5 fr. — Envoi franco par 5 bouteilles. — Lyon, pharmacie Aroud, 4, rue Lanterne (dans toutes pharmacies).

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel*: 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Diners de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le quatrième numéro du *JOURNAL DE MUSIQUE*, qui paraît aujourd'hui, contient:

- 1° *Danse des Éthiopiens*, du nouveau ballet de *Sylvia*, musique de Léo Delibes;
 - 2° *La Tour Saint-Jacques*, mélodie inédite de Darcier (paroles de M. Huchin), chantée par M. Diaz de Soria;
 - 3° *La Berceuse des cloches*, transcription inédite de Schubert.
- Ce même numéro contient:
- 4° *ÉCOLE DU JEUNE PIANISTE*, fantaisie mignonne sur *Obéron*, par M. Émile Artaud, professeur à l'Institut musical.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements): un an, 48 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

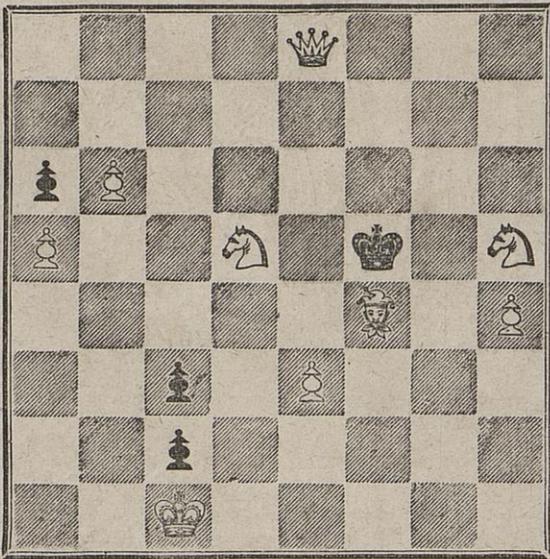
Dès que le succès de la crème Simon a été bien établi, toutes les personnes qui ont connu et apprécié ce produit ont sollicité vivement l'inventeur de préparer d'autres cosmétiques d'une égale valeur. C'est pour répondre à l'empressement de sa clientèle élégante que M. Simon a composé la *poudre Figaro*, poudre de riz sans bismuth, qui est le digne complément de la crème Simon.

La *poudre Figaro* couvre l'épiderme d'une manière imperceptible, parce qu'elle est impalpable et pourtant suffisamment adhérente pour protéger la peau pendant les quelques heures où l'on reste exposé aux rigueurs de l'air extérieur. Elle est tonique et émolliente, afin d'adoucir et fortifier le derme. Son action protectrice est toujours utile et efficace. On trouve la *poudre Figaro*, comme la *crème Simon*, chez l'inventeur, rue de Lyon, n° 83, à Lyon. Dépôt, à Paris, rue Beautreillis, n° 23.

CHECS

PROBLÈME N° 610

COMPOSÉ PAR M. W. T. PIERCE
(Collection of English chess Problems.)



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 608.

- | | |
|----------------------------------|------------------------|
| 1. T 7 C | 1. C 5 F, échec (Var.) |
| 2. D pr. C | 2. ad libitum. |
| 3. T 5 D, échec et mat. | |
| (A) | |
| 2. D 4 FD, échec | 1. C pr. T |
| 3. C 4 R ou D 5 D, échec et mat. | 2. ad libitum. |
| (B) | |
| 2. D 6 F, échec | 1. R pr. T |
| 3. D 2 F ou 5 R, échec et mat. | 2. R joue |
| (C) | |
| 2. D 5 F, échec | 1. C 6 FD |
| 3. C 2 F, échec et mat. | 2. R pr. T |

Solutions justes: MM. F. Signoud; Misselieux; Kas-sioph; L. de Croze; le Café du Balcon, à Béziers; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Quéval; le Cercle de Carvin; le Cercle légitimiste de Montbéliard; le café Central, à Péronne.

Autre solution juste du problème n° 607: MM. les membres du cercle Orl. de Blamont-les-Viettes. Problème n° 605 Hraïm bey, au Caire (Égypte).

CORRESPONDANCE

Café du Balcon, à Béziers. — Le problème n° 2 me semble parfait. Si, comme je le crois, il n'a pas de double solution, il sera certainement publié.

M. L. de Croze. — Mes grands remerciements pour votre gracieux envoi.

P. JOURNOUD.

L'Opinion (journal de six pages) publie des problèmes d'échecs, de dames, de carrés magiques, du cavalier, des anagrammes, etc. — Demander numéro d'essai par carte postale adressée rue Coq-Héron, 5, Paris.

GOUPIL ET C^o, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

MODE DE PUBLICATION:

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

- 1° ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche.
- 2° ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

SEPTIÈME LIVRAISON

C. Bombled: *Attaque d'un convoi*. — J.-M. Claude: *Retour de Rotten-Row (Souvenir de Londres)*. — L.-L.-A. Couturier: *Affaire d'avant-garde*. — E. Fromentin: *Le Nil (Haute-Égypte)*. — E.-G. Granjean: *le Boulevard des Italiens*. — I. de Léon y Escosura: *L'Après-midi ou châteaueu*. — A. Moreau: *Une kermesse au moyen âge*. — M. Poirson: *Sauvetage*. — J.-F. Raffaelli: *En excursion!* — J. de Gandarias: *En 1876 (Statue plâtre)*.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)

Entrée: semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

VIENT DE PARAÎTRE — 2^e ÉDITION

L'ART DE BIEN PLACER SON ARGENT

Devant les embûches toujours tendues au capital français, ce livre, le seul pratique et le plus complet paru à ce jour, est indispensable aux capitalistes pour augmenter et surtout conserver leur fortune.

Envoi franco, contre 1 fr. timb.-poste adressés à G. Pache, 1, rue du Quatre-Septembre, PARIS.

Argenterez vous-même

très-facilement et solidement: Couverts, Services de table, Orfèvrerie d'église, Sellerie, Carrosserie, Flambeaux, Réflecteurs, et tous objets en cuivre, nautz et plaqué, avec le

BLEU D'ARGENT PUR EXIGER LA MARQUE

Garanti sans mercure et inoffensif. Flac. 1^{fr} 50. Triple fl. 3^{fr} 50
Dépôt gal. M^o VIARD, 45, r. Molière et chez princip. orfèvres, quincailliers, M^o de couleurs, droguistes et épiciers.

ETABLISSEMENT THERMAL de

LUCHON

LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemin de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.

TRAITEMENT SPECIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES

Sites admirables. — Excursions dans les montagnes.
Musique 3 fois par jour. — Bais, Salons, Jeux, Chasses.
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46.

VIANDE-FER-QUINA

Contre la CHLOROSE et PANÉMIE, rien n'est supérieur au
VIN FERRUGINEUX AROUD au Quina
Pharmacie AROUD, à LYON. Prix: 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

Récompense nationale de 16,600 francs
Grande Médaille d'OR
Médaille Exposition Paris 1875

QUINA-LAROCHE
ÉLIXIR
Reconstituant, Tonique et Fébrifuge

Très-agréable au goût, ce Quina contient tous les principes des trois quinquinas (rouge, jaune et gris). Contre le manque de forces et d'énergie, affections de l'estomac, âge critique, fièvres rebelles, etc.

Le même **FERRUGINEUX** un sel de fer, très-assimilable, combiné au QUINA LAROCHE, procure les globules rouges au sang pauvre, par suites de couches, etc.

PARIS, 22 et 15, rue Drouot, et les Pharmacies.

13^e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur
DES
TIRAGES FINANCIERS
104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

EN VENTE
A la librairie du Monde illustré et de la Revue de la Mode
13, quai Voltaire
et chez tous les libraires

LA FEMME

chez elle
ET DANS LE MONDE
par M^{me} MARIE DE SAVERNY
Un élégant volume in-8° (impression de luxe)
PRIX 5 FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré et de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

CRÈME DES FÉES **POUDRE DES FÉES**

DEUX NOUVEAUX PRODUITS pour l'HYGIÈNE de la PEAU et la BEAUTE du VISAGE
Propagés par M^{me} SARAH FÉLIX et qui doivent inaugurer une véritable

RÉVOLUTION DANS L'ART DE LA PARFUMERIE

Ces deux produits qui, contrairement à ceux de ce genre, pourraient être absorbés par les voies digestives, sont incomparables pour donner à la peau : **Blancheur, Transparence, Eclat.** — Ils sont souverains contre les Affections de la peau, Couperose, Gerçure, Boutons, Taches de rousseur, Brûlures, etc. — Ils sont recommandés aux dames, aux jeunes filles, et aux hommes. — La Crème des Fées ne rancit jamais et se conserve indéfiniment.

BIEN LIRE LE PROSPECTUS & LE MODE D'EMPLOI

EAU DES FÉES
Sensibilise pour la RECOLORATION des CHEVEUX, POMMADE DES FÉES
A LA PARFUMERIE DES FÉES, M^{me} SARAH FÉLIX, 43, r. Richer, Paris

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

POMPES ET MACHINES HYDRAULIQUES
MORET et BROQUET, 121, rue Oberkampf

La terre a soif! ainsi s'expriment les paysans dans leur langage pittoresque.

nouveaux procédés, ne trouvent pas de plus utile et de plus agréable invention que celle de la pompe rotative de MM. Moret et Broquet, honorés de nombreuses récompenses.

Oui, la terre a soif en ce moment. La sécheresse, c'est le fléau de l'agriculteur et de l'horticulteur. Le premier est un fataliste qui se croise les bras et attend la pluie en regardant d'où vient le vent. Le second, l'horticulteur, se voue à un travail d'esclave antique, celui, du moins, qui en est encore à l'arrosoir. Ceux dont l'intelligence cherche l'amélioration dans les



Sans fatigue, presque sans mouvement, le jardinier dispense l'eau à volonté. La pompe rotative débite, en une heure, dix mille litres d'eau, lancés à quinze mètres, dans toutes les directions. Grâce à sa puissance de propulsion, elle peut alimenter jets d'eau, cascades et même éteindre un incendie. La modicité de son prix la rend accessible à nombre d'industriels, ainsi qu'à tous les amateurs.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. — **EAU DUSSEY**, recoloré en cinq jours, sans teinture, les cheveux blancs et la barbe. Réussite certaine. Innocuité absolue. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSEY, parfum. spéciale, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

NEUFALINE nettoie gants, étoffe, cha-
peaux d'hommes. 1 gr.
flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm^s et
princ. détaill., qui procureront au même prix.
Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE n^o Robes, seul dépôt en Europe
l'Union des Indes, 1, r. Aube.

ANGLAIS METHODE ROBERTSON cours et leçons.
H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

MACHINE A PLISSER
A TUYAUTEUR, b. s. g. d. g.
Système Jeanne
perfectionnée par CRÉSPIN AÎNÉ

MACHINES A COUDRE
les tous systèmes, garanties
deux ans.

CRÉSPIN AÎNÉ
de Vidouville (Manche), dem^t à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano

VEND A CRÉDIT MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les **MACHINES à coudre**, **MACHINES à plisser et à tuyauter** sont capées à moitié paiement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

Argentez vous-même

très-facilement et solidement : Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruolz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** Garanti sans mercure et inoffensif. Flac. 1^{er} 50. Triple fl., 3^e 50. EXIGER LA MARQUE

Gros : M^{me} VIARD * 45, r. Molière. Détail : chez princip. M^{ds} de couleurs, quincailliers, épiciers.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de M^e DEBLADIS, avoué à Paris, boulevard Saint-Michel, n° 17.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 8 juillet 1876, à deux heures de l'après-midi :

D'UNE **MAISON A PARIS VILLETTE**
Rue de l'Argonne, n° 25.
Loin par bail principal : 4,400 fr.
à prix : 50,000 fr.

UNE **PIÈCE** de terre, au **BESSANCOURT** (Seine-et-Oise), lieu dit de la **Blanche-Alouette** ;
D'une contenance de 1^{er} 36 centiares.
Entrée en jouissance immédiate.
Mise à prix : 100,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :
A M^e DEBLADIS, Kieffer et Carlet, avoués.

ADJON, sur baisse de m. à pr. et sur ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 18 juillet 1876, d'UNE **MAISON A PARIS B^e ST-MARTIN, 10**
Revenu : 6,460 fr. — Mise à prix : 65,000 fr.
S'ad. à M^e AUBRON, notaire, 18, avenue Victoria.

VASTE DOMAINE VINICOLE en MEDOC

dit **CHATEAU MARTINENS** commu- nes de CANTENAC, MARGAUX, ARSAC, SOUSSANS et AVENSAN (Gironde), aboutissant à la station de Margaux.

Maison de maître, bâtiments complets d'exploitation, vignes, terres labourables, prés et bois. — Environ 450,000 pieds de vigne en plein rapport.

A ADJUGER, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 25 juillet 1876.

Conten. : 60 hectares environ d'un seul tenant. Product^{on} moyenne annuelle : 100 tonn. de vin fin. Rev. brut ann. : 100,000 fr. — Frais génér. : 40,000 fr. — Mise à prix : 400,000 fr.

Faculté de conserver 170,000 fr. dus au Crédit foncier. S'adresser : sur les lieux, au régisseur, M. Roy ; A M^e BRACHET, notaire à Margaux ; A M^e ROZAT, notaire à Bordeaux ; Et à M^e G. MAGNE, notaire à Paris, rue de Belle-

chasse, 14, dépositaire du cahier des charges.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 18 juillet 1876, d'UNE **MAISON A PARIS** avenue de Villiers, 34, à l'angle de la rue Legendre.

Revenu : 17,730 fr. — Mise à prix : 200,000 fr.

Du au Crédit foncier : 100,000 fr. S'ad. à M^e BONNEAU, not., r. du Fg-Poissonnière, 7.

MAISON DE CAMPAGNE, au TREMELAY, rue du Viaduc, CHAMPIGNY-SUR-MARNE, A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le 4 juillet 1876. — Cont., 5,750 mètr.

— Jouissance immédiate. — Mise à prix : 25,000 fr. — S'adresser à M^e VIAN, notaire, rue de Turbigo, 4, ou à M. LANGET, rue aux Ours, 43.

ADJUDICATION, même sur une ench. en la ch. des notaires de Paris, le mardi 4 juillet 1876,

DU **VASTE CHATEAU** de la MEYNAUDIE, près Sainte-Aulay (Dordogne), avec communs, vastes réserves, futaie, taillis, châtaigneraies, moulin et 3 métairies avec cheptel. Cont. 195 hect. Mise à prix : 260,000 fr. — S'adr. à M^e BAZIN, notaire à Paris, rue Ménars, 8.

A VENDRE

BELLE PROPRIÉTÉ

D'AGRÉMENT ET DE RAPPORT
sise à l'ISLE-ADAM

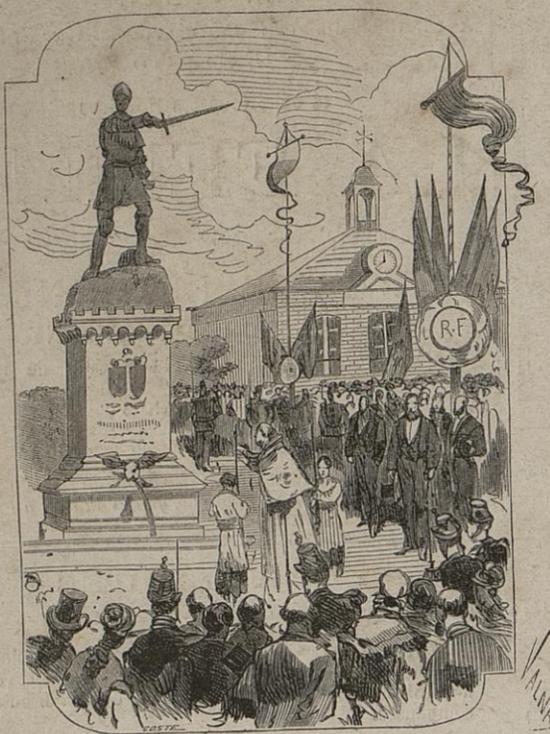
à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.

GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers.

MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise ; charmantes promenades aux environs.

Mise à prix : 240,000 fr. S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.



HARFLEUR. — Inauguration la statue de Jean de Grouchy. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Cl. de L.)



MULHOUSE. — Le bal dit : Bal du Coton. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Mathieu Köhler.)

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castle Stuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure n° 65,311. Vervant, le 28 mars 1866.
Monsieur, — Dieu soit béni! votre *Revalescière* m'a sauvé la vie. Mon tempérament, naturellement faible,

était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre *Revalescière* m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure n° 78,364

M. et M^{me} Léger, 32, rue Bichat, Paris, de malade de foie.

Cure n° 68,471

M. l'abbé Pierre Castelli, d'épuisement complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche. »

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25, de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le succès de Vignaux, de Toulouse, sur le billard, l'ont posé sans rival dans le monde.

Ont deviné le dernier rébus : M^{me} Cusset, à Paris; Grand café Fournier, à Pézenas; café de la Concorde, à Dijon; Terrasson, au Point-du-Jour (Paris); MM. l'OEdipe du café de l'Univers, au Mans; Boule-d'Or, à Paris; un membre du Caveau d'Orange; café Sidey, à Dijon; café Jean-Jacques Rousseau, à Paris.